

de Kourouma, a adopté « une écriture plurilingue, marquée par l'africanisation de la langue française » (p. 107), de sorte que son œuvre narrative, tout en étant écrite dans la langue du colonisateur, contribue à mettre en valeur « la sémioculture africaine » (p. 108). L'analyse porte sur cinq romans : *L'Enfant de la révolte muette* (1986), *Betayen, je te bais* (1992), *Kameroon, le hors-la-loi rebelle* (1996), *Malinda, l'Amour sur fond de rêve brisé* (2002) et *Le Sorcier signe et persiste* (2003). L'essai de Mohamed Hichem Ait Abdelkader, « Entre langues imposés et langues locales/nationales : sur l'identité et le sentiment d'exil des écrivains africains » (p. 151-174), conclut le recueil. L'auteur y retrace un bref panorama du roman africain en langue française, pour se concentrer ensuite sur son essor à partir des années 1980, et en particulier sur le rapport difficile et, somme toute ambigu, à la langue française, qui est en même temps renonciation à la langue, ou aux langues, de l'intimité et instrument d'une recherche identitaire, surtout pour les écrivaines (voir, en particulier, l'exemple d'Assia Djébar). Il s'agit, en tout cas, d'une langue qui s'adapte à l'écriture de l'exil, un exil qui est avant tout abandon du pays, mais aussi désenchantement face à ses nombreuses trahisons. L'étude d'ensemble de Hichem Ait Abdelkader, riche en suggestions et en questionnements, répond en écho à l'introduction d'Owono Zombo, et souligne si besoin en était, l'une des grandes apories du continent africain : « les langues de [sa] littérature ». (C. BIONDI)

W. KANGULUMBA MUNZENZA, *Une esthétique dans le cri. Écriture de la violence et violence de l'écriture dans le roman congolais de la fin du XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, « Espaces littéraires », 2017, p. 406.

L'auteur reprend ici l'essentiel de sa thèse de doctorat soutenue à l'Université Catholique de Louvain, sous la direction de Jean-Louis Tilleul, intitulée *Écriture de la violence dans le roman africain francophone des années 1990 : une esthétique dans le cri. Le cas des deux Congo* (2011). Il est bien conscient des objections que peut soulever un choix qui limite l'analyse de la violence littéraire à une décennie et à un corpus de six ouvrages (même si au cours de l'analyse d'autres ouvrages et d'autres écrivains sont convoqués) : Pius Nkashama Ndandu, *Le doyen marri* (1994) ; Diangitukwa Fweley, *Le paradis violé* (1996) ; Kayombo Ilunga, *Pleure ô pays ou les naufragés de l'histoire* (1997) ; Tchivéla Tchichelle, *Les fleurs des Lantanas* (1997) ; Emmanuel Dongala, *Les petits garçons naissent aussi des étoiles* (1998) ; Henri Djombo, *Le mort vivant* (2000). Mais il soutient le bien-fondé de son choix en affirmant qu'il s'agit d'une période « émaillée de mouvements de revendications sociales et de turbulences politiques souvent dissous [sic] dans le sang des répressions policières et des guerres fratricides » (p. 11), aussi bien que d'une décennie très intense sur « le plan de la pratique romanesque » (*ibid.*), et donc d'un moment emblématique pour une recherche sur le problème de la vio-

lence et de son écriture. L'étude s'organise autour de cinq grands axes, qui impliquent les thèmes et les stratégies d'écriture : personnages, espace, temps, narration et autres modalités narratives, afin de répondre à celle qui semble être, pour le critique, la question de fond de sa recherche : « comment les personnages, l'espace et le temps (dans son double aspect référentiel et narratif) sont-ils traités pour exprimer la violence multiforme dans la société ? » (p. 19). Les personnages des six romans choisis sont évidemment nombreux et diversifiés (l'enfant, le fou, l'ivrogne, l'écrivain...), mais au centre de la narration il y a toujours les victimes et leurs bourreaux. En faisant recours à la tradition orale, ces derniers sont souvent « campés comme de véritables Ogres dévoreurs d'hommes » (p. 68). La représentation de l'espace, selon Kangulumba Munzenza, joue un rôle fondamental dans ces romans, car il ne s'agit pas seulement de la toile de fond des événements, mais il participe de l'action (actantialisation et anthropomorphisation de l'espace) : les personnages-ogres opèrent dans des lieux jonchés de sang, maléfiques, souvent clos, carcéraux, même si les espaces ouverts ne sont pas absents et le déplacement des personnages d'une dimension spatiale à l'autre contribue à dynamiser le récit. Mais le déplacement n'est souvent qu'illusoire, car il amène d'un lieu clos à un autre lieu clos : « Cela se perçoit notamment dans les déplacements forcés ou les transferts subis par Joseph dans *Le Mort vivant* : du bureau du lieutenant Makaki (fron-

tière) à la capitale Brazzaville, des différentes cellules du sous-sol vers des cachots en surface et vers l'hôpital ; de la cellule à la prison centrale, vers la prison de l'île de la mort", puis vers différents hôpitaux, etc. » (p. 166). La représentation du temps, ainsi que le résume très efficacement l'auteur dans quelques lignes suggestives, s'accorde au caractère des personnages et à l'ambiance dans laquelle ils vivent : « Tout dans l'univers romanesque décrit semble ainsi concourir à traduire la prégnance de celle-ci [la violence] : agents du commandement peints comme des Ogres ou des fauves face à leurs victimes inoffensives ; espace-jungle où l'unique norme est la violence arbitraire ; temps, surtout la nuit, propice à la traque et à la destruction. Sur ce dernier point, on pourrait même parler d'un "temps absolument destructeur" » (p. 227).

Les deux derniers chapitres sont consacrés à une analyse détaillée des stratégies narratives mises en place par les écrivains des deux Congo (République démocratique du Congo et République du Congo) pour traduire la violence sociale et privée dans une écriture qui, tout en ne refusant pas le témoignage et l'engagement, se conçoit « en termes d'efficacité mêlée au beau » (p. 388). L'auteur doit toutefois admettre que les romans choisis, tout en étant bien représentatifs de la thématique de la violence, ne « sont certes pas des chefs-d'œuvre » (p. 386). À notre tour, nous pourrions nous demander si, malgré les justifications de l'auteur, le corpus qu'il a choisi, si limité dans l'espace

et dans le temps, peut vraiment être représentatif d'un phénomène si vaste et si profondément enraciné dans l'histoire des peuples. Il est, en tout cas, une première exploration qui pourrait conduire à des développements ultérieurs. (C. BIONDI)

M. QUAGHEBEUR (dir.), *Traces de la vie coloniale au Congo Belge et au Ruanda-Urundi, Congo-Meuse*, n. 12, 2017, p. 440.

Le douzième numéro de *Congo-Meuse*, fruit d'une collaboration entre les Archives et Musée de la Littérature (AML) et les éditions l'Harmattan, revient « aux sources ». Il propose aux lecteurs d'effectuer une étude d'archives à partir de l'intégralité des documents conservés aux AML portant sur la vie coloniale au Congo, et Ruanda-Urundi entre les années 1930-1960. Il s'agit d'un corpus non exhaustif, mais qui se veut dialectique. L'ouvrage s'intitule *Traces de la vie coloniale au Congo Belge et au Ruanda-Urundi* et possède un leitmotiv : l'archive se suffit à elle-même, en tant que document brut. Un objectif également : il convient de les exploiter par la suite. Peu de notes viennent donc agrémenter le corps de texte principal, dont la lecture se veut fluide, fidèle reproduction du contexte et de la mentalité d'époque. Ces archives sont celles de témoignages d'européens pour la plupart tolérants, et quelques critiques de la situation coloniale, ainsi que le montrent les préface et postface, écrites respectivement par Marc Quaghebeur et Jean-Claude Kangomba.

La plongée dans ces traces se veut linéaire : elle suit l'évolution de l'appréhension de la problématique coloniale. Les textes font part d'une perception pittoresque des paysages d'Afrique, mais aussi des modifications profondes induites dans le paysage par l'action coloniale. Retour sur les projets d'infrastructures grandiloquentes telles qu'Élisabethville, les réformes agraires avec l'introduction des plantations de café au Ruanda-Urundi, de la machine administrative et du tandem colons-évolués. Des colonies où la vie est douce pour ses occupants blancs, qui se prennent à y voir une Europe voisine, comme en font mention les correspondances de comédiens, tels Anne Carpriau, en tournée au Congo belge pour le Théâtre du Parc, ou encore l'entreprise des Marionnettes Bilulu. Mais on y lit aussi la violence sourde de la colonisation : les discriminations quotidiennes, omniprésentes dans les correspondances de Lomami Tchibamba, le découpage urbain entre quartiers blancs et « cités indigènes », les écarts salariaux affolants, comme le signalent les textes de Nicolas Joseph Muller.

L'ouvrage se concentre également sur la compilation de témoignages autour des indépendances, couplant exemples de politiques culturelles coloniales de temporisation, essais, et correspondances. On y trouve notamment un texte surprenant par son ouverture et son actualité stupéfiante. Écrit par Charles François autour de la question du Congo, il résume à lui seul les bases du débat autour du néocolonialisme, et fait preuve d'un relativisme culturel impressionnant.